

*Séminaire du Laboratoire d'Anthropologie Sociale 2018-2019  
en collaboration avec l'ENS Louis-Lumière*

**Anthropologie du visuel**

**Pratiques filmiques et anthropologiques**

**Corinne Fortier (CNRS-LAS)**

**Collège de France, 11 Place Marcelin Berthelot**

(métro : Cluny La Sorbonne, Odéon et RER : Luxembourg)

salle 2

*ou selon les séances*

**La Cité du Cinéma**

20, rue Ampère

Salle de projection

**Métro Carrefour Pleyel** (ligne 13)

*Séminaire ouvert à tous*

**Judi 20 Décembre de 16h à 19h**

**Collège de France, salle 2**

**Fabienne Le Houerou**

*Anthropologue, historienne et réalisatrice*

*Directrice de Recherche au CNRS (IREMAM, MMSH Aix-en-Provence)*

**Les artifices du cinéma d'enquête**

**Projection du film *Angu, une femme sur le fil(m)* (2014, 46 mns)**

Le cinéma d'enquête cinématographique est une notion qui se rapporte aux *Visual Studies* qu'expliquera Fabienne Le Houerou suite à la publication de son dernier ouvrage : *Filmer les réfugiés*, L'Harmattan, 2016. L'auteure interrogera par ailleurs sa propre production cinématographique avec le film « Angu, une femme sur le fil(m) ». Ce film sera l'occasion d'aborder deux thématiques. La première explore la mixité et ses limites en interrogeant les théories d'Homi Bhabha sur l'hybridité sui-generis de nos mondes postcoloniaux, dans un second temps il sera question de la notion de profilmie et des artifices du film à intention ethnographique et des pièges affectifs de toute approche cinématographique dans l'écriture de la science.

« Femmes sur le fil(m) » est un projet cinématographique complexe qui narre l'histoire d'Angu, ou Angie, une réfugiée tibétaine en Inde qui vit maritalement avec un Kenyan, père de son enfant qui a été placé dans un orphelinat dans les contreforts de l'Himalaya, à Dharamsala. Lors de repérages en Inde en octobre 2013, la réalisatrice a été à la recherche de la petite Peggy dans l'Himalaya à la demande d'Angu. Devant la réalité de leur pauvreté économique et de leur impuissance, Angu et Osmond renoncent à leur parentalité et retournent à leur vie à New Delhi où le reste de la communauté les perçoit comme des parias. Le projet évoque une montée d'espoir dans une marche vers l'Himalaya et la retombée dans l'ordinaire de la survie à New Delhi d'un couple écrasé par une condition d'exil et de double marginalité.

Le projet scrute différentes marges et explore le métissage et les allants de soi sur les rôles masculins et féminins au sein de la diaspora tibétaine. Il questionne plus particulièrement la dimension maternelle dans le rapport singulier d'Angu avec la petite Peggy. Le projet évoque l'abandon parental et la maltraitance. Il sera l'occasion d'un questionnement sur les subjectivités cinématographiques féminines et sur le statut des films « scientifiques » dans les sciences dites « humaines » au cours d'enquêtes où l'émotion fait irruption de façon heuristique.

**Lundi 14 janvier de 14h à 17h**

**Collège de France, salle 2**

**Double séance avec Virginie Johan et Marianne Pasty-Abdul Wahid**

**Virginie Johan**

*Anthropologue, Performance Studies  
Chargée de cours à Paris-8 et Sciences-Po*

**Chercher avec l'image et argumenter par le montage**

**Une anthropologie visuelle du théâtre indien**

Le Kutiyattam [Koudiyattam] du Kerala, seul théâtre sanskrit de l'Inde, millénaire, est l'art de maîtres acteurs-conteurs dépositaires d'une dramaturgie narrative dont le pivot est l'arrêt du temps. Qu'une strophe d'un drame fasse allusion à un mythe et l'acteur arrête le temps de la fiction dramatique pour quitter son personnage au profit de longs récits gestuels, très codés, dans lesquels il joue le mythe évoqué et ses protagonistes en déployant des fonctions de conteur et de personnage qu'il gère en régisseur. Ces arrêts du temps fictionnels s'appliquent à maintes échelles de cycles performatifs durant trois à quarante et un jours. Ils m'ont fourni la clé de montage d'une centaine d'heures de performances que j'ai synthétisées dans soixante dix films montés, sous-titrés et organisés en 12 heures dans trois DVD-DL accompagnant ma thèse.

Comment condenser ces performances complexes sans les simplifier et sans dissimuler les coupes ? En faisant alterner images fixes et séquences animées. L'arrêt sur image reflète la convention du temps arrêté régissant l'esthétique étudiée et renforce ma thèse selon laquelle le Kutiyattam est un théâtre épique, narratif, distancié, basé sur un pivot dramaturgique de l'arrêt du temps. Cette communication imagée présente cette dramaturgie, souligne la nécessité de recourir à l'image pour l'étudier, et explique mon système de montage réflexif à l'aide d'extraits filmiques.

et

**Marianne Pasty-Abdul Wahid**

*Anthropologue, artiste et traductrice*

## **Déesse où es-tu ?**

### **Étudier la possession à travers l'objectif d'une caméra**

Pour utiliser une caméra afin de capter un phénomène de possession, il est tout d'abord nécessaire de comprendre, au préalable, comment cette possession est définie dans son contexte d'exécution, puis de se demander dans quelle mesure la caméra peut restituer tous les éléments qui composent cette définition.

Au cours de mes recherches sur le théâtre rituel *mutiyēttu'* pratiqué en guise d'offrande votive dans certains temples dédiés à la déesse *Bhadrakālī* du sud de l'Inde, je me suis heurtée au dilemme de devoir filmer un phénomène qui se traduit par des « symptômes » qu'un observateur non-initié ne peut pas voir ; une situation qui souligne la position délicate, entre objectivité professionnelle et subjectivité personnelle, du chercheur face à ses informateurs et à son sujet.

Les divers extraits vidéo tirés de mon terrain qui seront projetés à l'occasion de cette présentation montreront qu'à défaut de capter ces symptômes, la caméra est un outil privilégié pour documenter et analyser le cadre dévotionnel du phénomène, les actions et interactions rituelles qui se déroulent au centre et à la périphérie de la représentation, ainsi que la chronologie et la « chorégraphie » de la possession. Ils montreront également que la caméra est une aide précieuse pour capter et mettre en évidence l'expérience dévotionnelle et le langage corporel des dévots qui réagissent à l'apparition sensible de la déesse devant leurs yeux. Enfin, je m'attacherai à montrer qu'elle permet de restituer toute la densité du pouvoir de matérialisation de l'imitation de la déesse par le ritualiste, sachant que cette imitation est la clé de la manifestation ontologique de la divinité dans ce contexte.

En m'appuyant sur des travaux portant sur l'usage de la caméra dans le cadre des recherches sur le paranormal et les apparitions de morts, je tenterai ainsi d'explicitier

les divers registres auxquels le matériel audiovisuel a accès ainsi que ses limites pour rendre visible ce qui, *a priori*, ne l'est pas.

**Jeudi 21 février de 17h à 20h**

à

**La Cité du Cinéma**  
20, rue Ampère  
Salle de projection  
**Métro Carrefour Pleyel** (ligne 13)

**Inscription par mail nécessaire** à [invitation@ens-louis-lumiere.fr](mailto:invitation@ens-louis-lumiere.fr)

**Aminatou Échard**

*Réalisatrice et ethnomusicologue*

**Poétique du son et de l'image**

**Projection du film *Djamilia* (2018, 1h24)**

*Prix du Jury Jeunes IsReal, Festival del cinema del reale*

**Extrait** : <http://www.pointligneplan.com/aminatou-echard-djamilia/>

Aminatou Echard explore la relation entre son et image. Le travail de terrain est un élément essentiel de sa pratique cinématographique. A partir de 2006, elle se rend régulièrement en Asie centrale (Kirghizstan, Ouzbékistan et Kazakhstan) où elle recueille de nombreuses images super 8 et sons afin d'explorer les liens particuliers qui se tissent entre les personnes et leur environnement. Ses films ne se dégagent pas de la réalité, mais ils tentent de la montrer dans toute sa complexité, pour saisir une autre perception du monde où réel et imaginaire, pensée et sensible se présente comme un même évènement. Aminatou Echard rend sensible le monde à un état naissant où converge l'immatérialité de l'image poétique et la matérialité de l'image

cinématographique. Cette relation de proximité avec le monde dans un mouvement permanent, où les relations importent plus que les choses elles-mêmes.

Elle présentera dans ce séminaire son dernier film. Djamilia, héroïne d'un roman de Tchinguiz Aïtmatov publié en 1958, enlevée et mariée selon une coutume kirghize encore en vigueur, s'enfuit avec son amant. En effectuant des repérages, Aminatou Echard s'est aperçue qu'évoquer la protagoniste ouvrait littéralement des portes. Cet accès inespéré à une parole intime nécessitait un film à part. Les témoignages issus de ces rencontres brossent le portrait d'un système patriarcal résurgent depuis la fin de l'époque soviétique.

La sensualité de la pellicule Super 8, au grain parfois accentué par un refilmage, va à l'encontre de l'habituelle esthétique vintage. L'absence de son synchrone accompagne la lucidité des propos de ces femmes de toutes générations. Des extraits du roman, traduit en français par Louis Aragon, s'inscrivent sur le paysage. Bientôt, l'écriture apparaît non plus comme celle d'un autre (un auteur masculin, un texte canonique) mais comme une pratique féminine partagée malgré les fortes contraintes du quotidien, qu'il s'agisse de transmettre à des lycéennes la capacité d'exprimer leurs désirs et leurs refus, de composer des chansons, de rédiger son autobiographie à l'insu de son mari, ou encore, comme l'adolescente qui milite pour l'égalité de genre d'inventer des graffitis féministes (Charlotte Garson).

**Lundi 18 mars de 17h à 20h**

à

**La Cité du Cinéma**

20, rue Ampère

Salle de projection

**Métro Carrefour Pleyel** (ligne 13)

**Inscription par mail nécessaire à [invitation@ens-louis-lumière.fr](mailto:invitation@ens-louis-lumière.fr)**

**Elsa Gomis**

*Artiste et doctorante*

*School of Art, Media, and American Studies*

*Université d'East Anglia, Angleterre*

## **Donner à voir l'imaginaire de l'exil**

**Projection en avant première du film**

***The People Behind the Scenes / Ceux qui sont en coulisses* (2019, 1h18)**

Il s'agira d'explorer comment les images produites par les médias et les artistes de la « crise migratoire » en Méditerranée s'insèrent dans un imaginaire collectif de la migration. *The People Behind the Scenes*, le film que j'ai réalisé à Malte en 2018, s'appuie sur ces circulations d'images. Le film cherche à révéler la « trace agissante » que ces motifs, par leur circulation dans le temps et dans l'espace, laissent dans les imaginaires.

Ma recherche vise à questionner ces images et à donner à voir l'inconscient collectif des migrations maritimes. Empruntant à l'anthropologie visuelle, elle ne considère pas seulement l'homme comme animal politique, mais comme *homo pictor* : un être qui façonne les images, qui produit des images et qui comprend le monde en images (Belting, 2011). Partant, les représentations visuelles qui traitent des migrations y sont considérées comme des grilles de lecture des politiques migratoires actuelles.

**Lundi 15 avril de 16h à 19h**

**Collège de France, salle 2**

**Grégoire Beil**

*Réalisateur*

et

**Jacques Lombard**

*Anthropologue et réalisateur*

*Directeur de recherche honoraire à l'IRD*

**Roman national ou les jeux de la rencontre dans l'image**

## Projection du film *Roman national de Grégoire Beil* (2018, 65 mns)

*Mention spéciale du Cinéma du réel de Nice, 2018*

*Prix contrebande du Festival international du film indépendant de Bordeaux, 2018*

*Prix du meilleur moyen-métrage du Festival dei popoli, Florence, 2018*

*Sélection des Rencontres du cinéma documentaire - Périphérie, Montreuil, 2018*

*Mention de l'Institut français - Louis Corelles du Cinéma du réel, Paris, 2018*

*Entretien : <http://www.cinemadureel.org/2018/04/30/entretien-avec-gregoire-beil/>*

La première chose qui saute aux yeux dans ce film construit à partir d'un montage d'éléments divers empruntés au chat vidéo *Périscopes* et très fréquenté par les 14/18 ans est que le couple « le réel et sa représentation » qui sert d'une certaine manière de fondement à une grande part du cinéma documentaire vole en éclats. L'unité de représentation apportée par le réalisateur est ici remplacée par la multiplicité des perspectives introduites par ces nouveaux acteurs de leurs *propres* images et qui dialoguent à partir de cette « proposition », une mise en forme de leur réel qui navigue entre le stéréotype, l'inédit ou la provocation. Mais le stéréotype ici ne serait-il pas une simple convention de style qui autorise tout un chacun à se *glisser* dans le débat.

Il ne s'agit plus de suivre un propos et d'acquiescer à une démonstration qui s'impose comme légitime puisqu'elle construit dans le même temps le seul espace possible pour le débat... Il s'agit, bien au contraire, d'un monde d'autant plus **réel** qu'il recherche et revendique, dans la fluidité du *live*, le sens profond de chaque moment qui passe. Ce ne sont pas des angles, des points de vue articulés entre eux par des ellipses réfléchies qui veulent porter le sens de la démonstration, c'est, à l'inverse, l'idée et le sentiment que l'infinité des images, des perspectives, des regards et des souvenirs irrépressibles qui font chaque instant de la vie, et au plus court qu'il soit, nous apporte une nouvelle intelligence du rapport aux autres et du rapport au monde dans une interrogation sur le regard portée au plus profond réanimant alors au plus fin chaque histoire particulière dans le double jeu de la rencontre.

En définitive, c'est la possibilité presque enivrante d'approcher, grâce à ces nouveaux outils, *l'invisible* qui nous constitue comme une communauté culturelle, sociale et politique, ouvrant le champ des futurs qui autorise dans un avenir en commun, de seulement vouloir vivre... (Jacques Lombard).



**Lundi 20 mai de 16h à 19h**

**Collège de France, salle 2**

**Nicolas Jaoul**

*Anthropologue et réalisateur*

*Chargé de Recherche au CNRS-IRIS*

**Filmer un moment politique**

**Les exilés de la chapelle en lutte, été 2015**

**Projection du film** (work in progress)

**Beriz (Paris), le temps des campements (2019, 85 mns)**

En juin 2015, des centaines de migrants qui campaient sous le métro aérien de la chapelle ont été expulsés. S'en est suivi une errance de deux mois dans ce quartier. De nombreux.es habitant.e.s, dont je fais partie, leur sont venu.e.s en aide et, sous l'influence d'idéaux égalitaires et solidaires, ont souhaité aider les migrants à s'organiser de manière autogérée et se donner une visibilité publique. J'ai pu dès le premier jour filmer ce moment inédit d'insoumission populaire à une politique répressive et de rejet, où migrants et soutiens ont défié les autorités et ont décidé de se prendre en main, posant les bases d'une alternative possible.

Ce filmage a été rendu possible par le fait de ma participation à cette lutte. Je questionnerai à la manière dont cela a déterminé les images et la subjectivité qu'elles contiennent. Je présenterai également un second tournage, où je suis retourné avec trois migrants sur les lieux désormais grillagés de ces campements, un an après, afin qu'ils racontent leur arrivée à Paris, leur vie sur ces campements et leur rapport à cette lutte. Enfin, je présenterai la manière dont s'est fait le montage du film.

**Lundi 3 juin de 17h à 20h**

à

**La Cité du Cinéma**  
20, rue Ampère  
Salle de projection  
**Métro Carrefour Pleyel** (ligne 13)

**Inscription par mail nécessaire à [invitation@ens-louis-lumière.fr](mailto:invitation@ens-louis-lumière.fr)**

**Martin Peterolff**

*Réalisateur*

**Projection du film *La Balade de Taïwan* (2017, 63 mns)**

La Balade de Taïwan est un film documentaire sur la rencontre d'un ailleurs. Nous suivons quelques musiciens d'un orchestre amateur français en voyage à Taïwan. Un voyage dans l'inconnu où la musique va leur permettre de s'ouvrir à l'Autre. Formé à l'anthropologie filmique de l'Université Paris-Nanterre, Martin Peterolff a adopté une approche en immersion dans le groupe filmé en assumant sa place.

Dans ce film, le réalisateur filme des personnes qu'il connaissait au préalable, mais aussi son père et l'une de ses sœurs. La proximité de cette relation permet de filmer au plus près et de ne pas être simplement considéré comme un réalisateur et cameraman mais comme le frère, le fils ou l'ami. Cette confiance déjà établie est une opportunité pour aller filmer au plus près et se sentir pleinement intégré au groupe.

La difficulté d'une telle proximité arrive au montage. Peut-on tout montrer sans trahir les siens ? Ou se trouve l'autocensure ? Quelle distance faut-il prendre pour raconter le film souhaité ? Légitimement, nous pouvons également nous poser les questions sur la fabrication de ce film. Dans quelles mesures l'intervention d'autres professionnels aurait enrichi ou appauvri le film ?

La représentation de l'Autre est une question importante dans le parcours de Martin Peterolff de par ses études universitaires en anthropologie mais aussi pour avoir étudié les modes de représentations des populations natives d'Amérique du Nord dans le cinéma Hollywoodien. Dans ce film, il cherche à filmer la construction de cette représentation qu'on les musiciens des Taïwanais qui est d'abord dans le rejet et puis peu à peu s'ouvre à l'Autre.



LABORATOIRE  
D'ANTHROPOLOGIE SOCIALE

 **Louis Lumière**  
école nationale supérieure 